

TEMPERATURE

Du 7 juin 1900.

Table with 2 columns: Direction (N, NE, E, SE, S, SW, W, NW) and Temperature (Fahrenheit, Centigrade).

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 7 juin.—Indications pour la Louisiane.—Temps—pluie locale vendredi; beau samedi; vents frais du sud.

Notre Législature.

Notre législature ne siège guère plus de huit semaines, la loi le veut ainsi. Il est probable que ceux qui l'ont proposée, rédigée et adoptée, ont agi en connaissance de cause et que, selon eux, la session était assez longue pour permettre à nos députés et à nos représentants de faire, sans trop de hâte, à tête reposée, une excellente besogne.

Demain et dimanche sont des jours fériés. Il ne se fera donc pas de travail important, avant lundi soir ou mardi matin.

Il est vraiment temps de se demander où en est la législature, ce qu'elle a fait déjà, ce qu'il lui faut faire dans l'avenir, et s'il lui reste le temps raisonnable pour accomplir son œuvre.

Cette réflexion que nous nous permettons, ne nous est nullement inspirée par une envie malsaine de faire de la critique à outrance, mais par les nombreuses plaintes que nous entendons proférer de tous les côtés et qui nous arrivent des campagnes de la Haute comme de la Basse Louisiane.

Sont-elles fondées en raison, ces plaintes? Au point de vue moral, nous ne le croyons pas. Au point de vue des résultats, il en est tout autrement. Jusqu'ici, rien d'important ne s'est accompli. Aucune loi grave n'a été adoptée; aucune résolution importante n'a été prise. Nos législateurs ne peuvent pas prétendre qu'ils sont arrêtés dans leurs travaux par des obstacles imprévus ou insurmontables. La Chambre, le Sénat, sont bien composés; l'Assemblée Générale est entièrement démocratique; elle ne rencontre d'opposition nulle part; rien ne peut donc retarder ses travaux. Pourquoi ne sont-ils pas plus avancés?

Voilà ce que l'on se demande avec anxiété dans le public, dont nous ne sommes ici que l'écho bienveillant. Il est à espérer que la semaine qui va bientôt commencer sera plus féconde que celle qui se termine en ce moment, et qui a été d'une lamentable stérilité. La victoire que vient de remporter la démocratie lui impose de grands devoirs.

Il faut qu'elle prouve aux populations, à l'Union, qu'elle est bien vraiment digne et capable de se gouverner et de gouverner le pays, et il faut avouer que, jusqu'ici, notre législature n'en a pas donné des preuves bien éclatantes. Tout cela est bien triste. Nous espérons que, dans l'estime publique, dès mardi prochain, elle se relèvera et montrera tout ce qu'elle sait faire.

L'eau d'Abita étant légère et aisément digérée, est indispensable à la parfaite santé.

MONT-VERNON.

Nos lecteurs savent que M. Henri de Régnier, après avoir donné quelques conférences dans plusieurs grandes villes du Nord, du Far West et à la Nouvelle-Orléans, a fait une véritable tournée dans les différents Etats de l'Union. Il s'est rendu notamment à Mont-Vernon, où reposent les restes de Washington.

Nous donnons ici ses impressions devant le tombeau du fondateur de l'Union.

L'article a été écrit sur place. On pourrait l'intituler: Un instantané.

La sépulture qui abrite les restes de Washington est creusée dans le sol même qui lui dut d'être une patrie. Le monument est fort simple. Sur le sarcophage de marbre blanc, l'aigle d'Amérique tient, sculpté entre ses serres protectrices, l'écusson républicain aux étoiles unies.

C'est un lieu solitaire et silencieux que Mont-Vernon. Le fondateur du plus grand empire démocratique qui ait jamais existé y dort comme à l'écart de la ville même qui porte son nom et qui est le centre gouvernemental de la vaste fédération dont il fut l'hôte victorieux. Certes, je connais des tombeaux plus somptueux, mais je n'en connais pas qui conviennent mieux à la mémoire qu'il éternise. C'est celui d'un citoyen. Washington en fut le type parfait. Il servit la cause de tous sans s'asservir à aucune ambition personnelle.

Homme public par hasard, et l'on peut dire; outil parfait de la circonstance. Il fut ce que réva d'être, à son tour et de notre temps, le vieux président Krüger. Mais la fortune est capricieuse, et nos neveux ne visiteront pas sur la terre australe le tombeau du fondateur des Etats-Unis de l'Afrique du Sud. Krüger mort ne connaîtra pas comme Washington le repos glorieux dans un sol libre. L'histoire ne se recommande pas. Villebois-Mareuil n'aura pas été Lafayette. Lord Roberts ne sera pas lord Cornwallis et nous ne verrons pas, hélas! comme pendant à la capitulation de York-Town, la capitulation de Cape-Town. Le cap de Bonne-Espérance n'aura pas mérité son nom, et le vaisseau pirate de la fortune anglaise ne s'y brisera pas encore.

C'est un beau jour d'avant-printemps. La ville de Washington est toute gaie d'avril proche. Ses vastes parcs sont encore sans verdure et les arbres de ses avenues dressent leurs branches dépliées le long de ses maisons rouges et grises, mais il y a déjà dans l'air une tiédeur nouvelle et inattendue. Le dôme du Capitole s'arrondit mollement dans le ciel bleu. Les tramways parcourent les larges rues, aux fils électrisés, avec de brèves sonneries. C'est l'un d'eux qui mène, en une heure, à Mont-Vernon. Il est plein. Il y a des enfants aux teints frais, des jeunes filles aux visages vifs, des hommes barbus ou rasés qui lisent ces immenses journaux du dimanche qui contiennent de tout en leurs seize pages, des nouvelles, des annonces et même un sermon.

On part. Ce sont d'abord des faubourgs aux maisons égales et basses, puis la campagne où le Potomac roule son large flot ardoisé. On le traverse pour le retrouver encore avant d'arriver à Mont-Vernon.

Nous y sommes. Après quelques pas à travers les allées du parc, la demeure apparaît. Les bâtiments forment un demi-cercle. Au fond, une blanche maison, assez grande, qu'une double

colonnade relie aux deux bâtiments carrés des communs. La maison est en bois, de style dit "colonial", qui fut la façon de bâtir de la vieille Amérique. L'aspect en est propre, clair et gai. Entrons.

Rien ne semble guère avoir changé là, depuis l'époque où Washington, avant sa Présidence, se retira dans ce domaine de famille où il revint encore pour y mourir. Voici le salon, avec ses meubles Louis XVI, sa pendule dorée, ses fauteuils. Voici la salle à manger avec sa large table. Les rideaux pendent aux fenêtres. Il y a des portraits aux murs. Des gravures encadrées ornent le vestibule. Tout cela est intime et avenant, d'une vieillesse agréable et douce. C'est le Trianon de la liberté. L'escalier qui monte à l'étage est étroit et roide. On respire l'odeur sèche et poussiéreuse des anciens logis. Les chambres s'ouvrent sur le palier. Elles se ressemblent toutes. Voilà celle où logea Lafayette en 1821, quand il fut l'hôte de la nation américaine. En voici une où il y a dans un coin une vieille malle à clous. En voici une autre plus grande. Des fauteuils, un secrétaire, un lit massif et simple aux amples rideaux de mousseline blanche. C'est dans ce lit que Washington a rendu le dernier soupir. C'est la chambre où il mourut.

Enlève les barrières de bois qui empêchent l'accès des pièces, éloignez les gardiens qui surveillent un public respectueux, refaites la solitude nécessaire, rendez à cette maison ses bruits discrets et familiers. Imaginez des voix parlant dans les chambres hautes, une porte fermée doucement, un pas dans l'escalier, et voici s'évoquer l'ombre tiède du maître d'autrefois, tel que jadis, aux belles heures, plein de pensées justes et sages, il venait sans doute s'asseoir sous cette véranda en regardant devant lui couler l'onde élargie du Potomac.

Pas d'image plus répandue que celle de Washington. Cette popularité de sa figure aide à se le représenter aisément dans les lieux où il a vécu. Il existe de lui d'innombrables effigies, sculptées, peintes et gravées. Le musée des beaux-arts à New-York nous en offre une salle pleine. Les souvenirs washingtoniens de toutes sortes y abondent. L'autographe y complète la médaille. Un moulage mortuaire nous donne les traits authentiques et la structure exacte du visage. Toutes ces effigies réelles ou approximatives ne font que commenter une face identique. Dans toutes elle est empreinte d'un caractère unanime de ténacité et d'obstination, de prudence et de calme. C'est ainsi qu'il nous apparaît dans toutes ses représentations, qu'elles ornent humblement le fond d'une assiette ou la pause d'un vase, le coin d'une carte postale ou le mur d'un musée, ou, statue, qu'il se dresse, équestre. C'est ainsi qu'il est au seuil du pavillon des Etats-Unis, à l'Exposition, c'est ainsi qu'il sera, en bronze, sur le monument dont on achève en ce moment le socle, au centre de la place d'Iéna.

Le grand événement historique auquel Georges Washington prit une part principale mérite d'être considéré. Ce ne fut ni une révolution ni une révolte que ce mouvement qui fit l'indépendance américaine. Non. Une nécessité inévitable y donna lieu. La rupture entre les colonies d'outre-mer et la métropole insulaire se fit logiquement et naturellement quand celles-ci eurent acquis un ensemble de forces vitales personnelles qui comportèrent avec elles l'obligation de se

développer librement. Il n'y eut là ni complot ni politique.

Le lien cassa par la croissance même du membre vassal. L'honneur de Washington fut d'avoir aidé son pays aux heures difficiles de sa vie nouvelle. Les conséquences de son œuvre ne lui appartenaient pas pour ainsi dire. Son action visa un but précis et noble, mais limité. Il rêva peu. Chateaubriand l'oppose à Napoléon dans un parallèle éloquent de Mémoires d'outre-tombe. Tout est contraire en ces deux hommes jusqu'à leur façon de mettre un terme au passé et conduire les forces d'une race; l'un mène la sienne à la conquête de la gloire, l'autre la dirige vers la liberté. Pour l'un, l'épée fut un outil de délivrance; pour l'autre, elle fut un instrument de servitude. Aussi la tombe de l'un est-elle guerrière et la tombe de l'autre civique.

On a en raison de laisser Washington dormir sous ses arbres de Mont-Vernon. J'aime que cette blanche maison soit restée à peu près la même. En cette Amérique où tout change si vite, il est doux de voir quelque chose du passé. De plus, un grand et beau souvenir anime ce lieu vénérable et champêtre. Qu'il demeure donc ainsi intact et respecté pendant que, sur la vaste étendue de l'Union, la vie hâtive et forcée accompli ses prodiges quotidiens. Que Mont-Vernon reste solitaire et veillé, tandis qu'à New York ou qu'à Chicago, partout où l'active race des hommes d'outre-mer peine, travaille et s'efforce à cette suppression pratique qui est son but visible, s'érigent aux carrefours des rues bruyantes, ces colossales bâtisses à trente étages qui semblent être, en leur masse et leur carrure, comme les Pyramides de l'Utile et les Cathédrales des Affaires.

HENRI DE RÉGNIER. Mont-Vernon, Mars 1900.

LES FEMMES D'AMÉRIQUE.

Le livre de Mme Bentzon n'est pas une étude d'ensemble sur le caractère et la situation des femmes en Amérique. Mais il se compose d'une vingtaine de portraits et de biographies de femmes américaines représentatives, depuis les origines de la colonisation, au début du dix-septième siècle, jusqu'à nos jours. Et ces figures, quoique assez différentes, ont pourtant des traits communs qui expliquent le rôle privilégié de la femme aux Etats-Unis. Toutes ces héroïnes dont Mme Bentzon nous conte l'histoire avec une scrupuleuse exactitude, ont pour originalité d'allier des qualités viriles à un charme féminin. Elles ont une force d'âme extraordinaire, font des prodiges dans les périls de la guerre et des révolutions ou dans les travaux de la charité; elles acquièrent une culture intellectuelle incroyable, infiniment supérieure à celle de leurs maris: elles savent le grec et le latin, lisent les poètes et les philosophes, font des conférences de théologie, de littérature, de politique ou d'éducation. Souvent, elles côtoient le ridicule du bas bleu, de la salustiate et de la virago. Mais elles n'y tombent pas. AVEC tout cela, elles restent femmes. Elles dominent, et fort légitimement, leurs maris, mais elles ne les méprisent pas; elles les aiment, leurs sont dévouées, usent avec eux des procédés les plus délicats. Anna Cora Mowatt se fait comédienne pour vivre et nourrir

un mari, qui semble avoir été un imbécile et un funeste gaffeur; elle n'a pas une plainte contre lui. Cette même Anna Cora Mowatt a, dans la préface de ses Mémoires, des phrases prédictives qui font sourire: "Si quelqu'un de mes sœurs, écrit-elle, luttant comme moi, peut y trouver du courage; si elle y apprend à considérer les épreuves comme autant de bénédictions déguisées; si elle s'y fortifie dans l'acceptation du devoir quotidien, même chèrement payé, si elle y puise la foi dans le pouvoir que donne une volonté forte dont la fin est le bien, je serai amplement récompensée de ma peine." C'est beaucoup de morale sous la plume d'une femme de théâtre, même en pays anglo-saxon où le théâtre est aussi compatible que n'importe quelle profession avec la vertu. Mais l'auteur de ce sermon, parce qu'on dut un cours d'une maladie lui couper ses beaux cheveux blonds, en fut au désespoir. Et que dire de Margaret Fuller, républicaine, puritaine, hellénisante, féministe et mazzinienne, épousant en mariage secret un beau marquis italien, ignorant, et de huit ou dix ans moins âgé qu'elle? Elle aurait pu savoir le sanscrit ou le zend, fonder des colonies communistes ou des sectes mystiques, si telle avait été sa fantaisie: que ne lui eût-on pardonné en faveur de son marquis italien? —P. S.

Un typo impérial.

Les fêtes célébrées en Allemagne à l'occasion de la majorité du kronprinz sont à peine finies que déjà celui-ci se prépare à entrer dans la vie sérieuse qui convient à l'héritier du trône. Incorporé au 1er régiment d'infanterie de la garde, le jeune prince va y faire, pendant quelques mois de service actif, le premier apprentissage du métier des armes. Après ce stage militaire, il ira compléter ses études littéraires et suivre pendant deux ans le cours de l'Université de Bonn, où son père, l'empereur, fut jadis étudiant. Ce n'est pas tout; le kronprinz va apprendre un métier manuel. On a choisi pour lui la profession de typographe, que Guillaume II avait déjà exercée avant celle de souverain. C'est d'ailleurs une tradition depuis longtemps en honneur dans la famille des Hohenzollern, que tous les princes allemands doivent savoir travailler de leurs mains.

Cette tradition date de la fin du dix-huitième siècle, de l'époque où l'Allemagne imitait en toutes choses les mœurs françaises, et l'on y peut reconnaître l'influence des théories de Rousseau sur l'éducation. Le philosophe de Genève faisait apprendre à son Emile la profession de menuisier. La noblesse et la bourgeoisie françaises s'engouèrent des théories de Rousseau et, depuis Louis XVI, qui dans le grenier de Versailles faisait de la serrurerie, presque tous ses contemporains crurent devoir s'adonner à l'étude d'un métier manuel. Il se trouva, par le malheur des temps, que cette mode eut pour beaucoup d'entre eux un effet salutaire; bon nombre d'émigrés n'eurent point à regretter d'avoir consacré les loisirs que leur laissait la vie de cour à apprendre l'art du tourneur, du forgeron ou du ciseleur; les modestes talents qu'ils avaient ainsi acquis par manière de jeu les aidèrent alors à vivre à l'étranger.

L'OISEAU CURE-DENTS ET LE CROCODILE.

On connaît bien les mœurs des oiseaux du pays que l'on habite, mais beaucoup moins celles des oiseaux qui vivent sous d'autres latitudes. Il en est qui ont de curieuses habitudes. Plume disait autrefois, d'après Hérodote: "Quand le crocodile est couché sur le sable, la gueule ouverte, un oiseau arrive, pénètre dans sa gueule et la nettoie. Cela plait au crocodile, qui laisse l'oiseau faire sa besogne et ouvre sa gueule tant qu'il peut. L'oiseau est de la taille d'une grive; il se tient près de l'eau, il vole vers le reptile, l'éveille en lui donnant des coups de bec sur le museau."

Plume avait bien dit; ceux qui ont vécu au milieu de crocodiles, d'alligators et de caïmans au bord du lac de Nicaragua, par exemple, en Amérique centrale, ont vu l'oiseau opérer, tous les matins. Il est élégant, vif, agile, avec de belles ailes rayées de blanc et de noir. Il passe pour être le commensal attitré du crocodile et pour vivre avec lui en si bonne amitié qu'il le prévient de tout danger. C'est beaucoup dire. L'oiseau pousse de petits cris avertisseurs, aussitôt qu'un canot survient ou qu'un Indien s'approche du bord de l'eau. On a prétendu que c'était pour mettre son ami au courant de ce qui se passait; en réalité, il témoigne tout bonnement de ses craintes personnelles. Il entre bien dans la gueule du monstre, peut être le débarrasser-il des débris d'aliments qui sont restés entre ses dents et remplace-t-il notre cure-dent traditionnel? Mais, encore ici, l'oiseau travaille bien pour son compte. Les crocodiles ont, au Nicaragua, au moins, l'idée très pratique de se coucher sur le bord de l'eau, au soleil, d'ouvrir très grande leur gueule sanguinolente et de la laisser envahir par les mouches. Quand la gueule, de rouge, est devenue noire d'insectes, on entend un bruit sec. Ce sont les deux mâchoires qui se referment bruyamment, enferrant les mouches, et d'un coup, toute la provision passe dans l'estomac du reptile. Et ainsi pendant des heures.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLÉTIQUE. Le Parc Athlétique est en veine plus que jamais. Chaque soir, il y a foule pour entendre et applaudir l'opéra que l'on donne. Hier, c'était "The Two Vagabonds". Il en sera de même ce soir.

WEST END.

Charmant programme que celui d'hier soir, au West End. On a applaudi à outrance la "Marche funèbre d'une marionnette", de Gounod, un pot-pourri sur les motifs du Mikado et un solo de M. Chevère sur le piccolo. A Sabel, le public a fait une véritable ovation. On ne peut que féliciter le West End de ses succès.

MOTS DE LA FIN.

X... avait recommandé un pauvre diable de sa connaissance à son ami La Gratte, qui, affirmait-il, ne lui refuserait pas l'avance de quelques louis. L'autre vient le trouver, la démarche faite. Eh bien, interroge X..., comment vous a-t-il reçu? —De la façon la plus aimable. —Il vous a donné un chèque? —Oui, un shake... hand!

Par extraordinaire on dit du bien d'un absent. —Quel charmant garçon que Z...!

Et modeste! Ayant beaucoup vu et beaucoup appris, il n'en profite pas pour raser les gens. —Oui, il y a cela d'agréable avec lui, qu'on peut dire quoi que ce soit sans que "ça lui rappelle une anecdote!"

Petit dictionnaire fantaisiste.

Hypocondrie—Spleen (l'ancien). Neurasthénie—Spleen (le jeune).

Toute la famille Colladan, de La Ferté sous-Jouarre, se dispose à partir pour Paris.

—Qui vous pilotera à l'Exposition? demande à la petite Colladan son amoureux.

—Et papa donc! Il est très débrouillard; il a servi autrefois dans les lanciers. —Il faudrait mieux qu'il eût servi dans les "guides!"

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLÉANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12... Un an \$96... 6 mois \$53... 3 mois \$28...

EDITION QUOTIDIENNE

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris: \$15... Un an \$75... 6 mois \$38... 3 mois \$20...

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: \$3... Un an \$150... 6 mois \$100... 4 mois \$60...

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Notre agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par LETTRES SUR EXPRESS.

Feuilleton

DE: L'Abelle de la N. O.

Commencé le 4 mars 1900.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Madaque.

TROISIÈME PARTIE.

X (Suite.)

Alors que la vue d'un homme, serait pour quelques-uns, motif à une exécution momentanée,

le passage parmi elles d'une de leurs semblables, apportant du monde extérieur, ce monde où elles eurent leur place, et qu'elles regrettaient avec déchirement, les allures, la toilette, la liberté de l'église, de la parole, le reflet des joies qu'on y trouve, tout ce qu'elles ont laissé, tout ce qu'elles ont perdu, ce qu'elles ne retrouveront pas, fussent-elles sorties du lieu d'expiation, les plonge dans une tristesse, dans un découragement tel, que certaines en restent abattues, malades pour longtemps.

Il y a plus de trente ans, qu'une visite de ce genre n'a été autorisée à la Maison centrale de Clermont.

La dernière, — combien lointaine, — provoquait non seulement cette perturbation, mais une espèce de révolte.

Une griecrie ayant pris certaines, la voix des surveillantes n'était pas écoutée.

L'une parlait, interrogeait, riait, demandant des nouvelles des uns et des autres, vraiment folle.

Une autre prétendait toucher la robe, les cheveux, celle-là étreindre la main, celle-ci embrasser les joues.

C'avait été comme un assaut autour de l'inconnue, un cercle qui, pour n'être pas menaçant, faisait palir celle qu'il entourait.

Aujourd'hui, à moins de faire à venir, absolument extraordinaire, la consigne demeurait inflexible.

L'apparition du directeur produisit encore ce jour-là, son effet.

Les visages, conservant un reste d'expression, devinrent très animés.

Les figures moites semblèrent moins rigides.

Tous les yeux convergèrent vers lui, excepté ceux de Jolivet.

Que lui importait le directeur? Ses enfants partiraient...

On perd dans ces milieux, où les heures uniformes se succèdent, la notion la plus simple du temps.

Et le temps, désespérément lent, s'écoula pourtant.

Voynons, elles ne se souvenaient pas, les anciennes au moins, que l'inspecteur général passait tous les ans?

Ainsi, il y avait un an qu'elle avait lieu, la dernière inspection générale!

Longue, si longue, cette année... et cependant finie! L'événement, car c'était un événement, se produirait le lendemain.

Celles qui se croyaient en droit de présenter des réclamations, seraient admises à le faire.

Des réclamations! Qui n'en avait pas? s'écria-t-elle, car celles absolument fastidieuses eussent amené des désagréments, du moins beaucoup.

On prendrait, demain sa réveil, les noms des détenues qui

voulaient se présenter devant lui.

Et l'effervescence, pour si muette qu'elle fût, commença à régner, non seulement dans l'atelier de couture des condamnées pour crimes, mais dans les autres, du haut en bas de la prison.

Plus d'une infraction au règlement, immédiatement réprimée en un autre moment, passa ou parat passer inaperçue.

La nuit également fut agitée. Combien ne dormirent pas!

Que de projets tournés et retournés, par ces esprits tirés de leur engourdissement morbide!

Seules, les indifférentes, les résignées, ou quelques-unes possédant assez de sens moral pour se rendre compte qu'aucune réclamation ne leur était permise, reposèrent comme d'habitude.

Si l'ancienne marchande de l'allée des fleurs ne dormit point, ce ne fut pas tout d'abord l'inspection du lendemain qui la troubla.

Que pourrait-elle bien demander, elle?

Qu'on empêchât ses enfants de partir?

Ce n'était au pouvoir d'aucun de ceux à qui elle avait affaire.

Puis tout à coup flotta dans son cerveau, qui s'épaississait, ce qu'il lui affirmait, d'après M. Varagniez, son défenseur:

Réduction de peine, moitié de son temps, bonne conduite, résignation...

Si elle lui parlait de ça de

main, à l'inspecteur général!

Heureusement, la détention n'avait pas assez attaqué chez elle le moral, pour qu'elle ne réfléchît pas qu'une telle demande, alors qu'elle traitait à peine dans l'expiation, était absurde; que, non seulement, cela ne l'avancerait pas, mais la ferait mal noter.

Et elle ne songea plus, pour sa part, à l'événement, à ce grand événement du lendemain.

Une de celles qui y réfléchissaient le plus dans le silence du dortoir, troublé par les craquements des lits, sur lesquels les prisonnières agitées se trouvaient pas de position supportable, c'était la moins digne peut-être de commisération et de clémence: Lagourlette.

Depuis cinq ans qu'elle était à Clermont, elle n'avait point réclamé.

Demain, aujourd'hui plutôt, car quelques heures la séparaient tout juste maintenant, de celle où s'ouvrirait pour recevoir ses compagnes et elle, le cabinet du directeur, — ce dernier présent, — de la première à la dernière, elle présenterait sa requête.

Et il faudrait, si on n'y faisait pas droit immédiatement, qu'on lui donnât une promesse sérieuse...

Sinon... Elle ferait un coup.

Elle en avait assez, de leur boîte à turbiner sans jamais par-

Et la sinistre créature, qui, avant d'entrer dans son lit, trouvait le moyen d'y glisser le fou

doir de la vieille Saeszy, passait la main, le drap de dessous écarté, dans la fente étroite du matelas, où elle avait plus d'une fois quelque chose, sans aucune surprise encore.

Elle la rapprochait, avec des épingle, très habilement, de façon qu'on ne pût les apercevoir que si on se trouvait sous le coup d'un soupçon, et en regardant de tout près.

Lorsqu'elle s'était bien assurée, que l'objet meurtrier enfoncé dans le crin échappait à toute investigation, elle se levait pour voir le lit dans lequel dormait de son sommeil éaline, cette fille aux yeux bleus qui "la retournaient."

Car elle donnait "la Boecotte", sans bouger, sous la lueur jaunâtre de la veilleuse, qui donnait juste sur elle.

La cloche la réveilla seule.

Et parmi toutes ces créatures surexcitées, même celles, surtout celles qui, après une longue lutte, renonçaient à leur projet de réclamer une audience inutile, elle commença paisiblement sa journée.

A neuf heures, l'inspecteur général débutait par la tournée de rigueur, à travers l'établissement.

A une heure de l'après-midi, il attendait ses auditrices chez le directeur.

Ce fonctionnaire était un homme jeune d'aspect plutôt sympathique.

Il interrogeait et répondait avec bonté, écoutait avec patience les plaintes, les confidences, les supplications.